

L'héritage d'un quêteux



BeQ

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # NS-001

L'héritage d'un quêteux

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 851 : version 1.0

L'héritage d'un quêteux

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Le Domino Noir avait loué un camp à Saint-Jovite pour les mois de juillet et août.

Il y passait la fin de semaine accompagné de quelques amis.

Souvent la fin de semaine se prolongeait de deux ou trois jours.

Ce soir-là, Alain de Guise, le Domino Noir, était seul à son camp.

Le lendemain, des amis devaient venir le rejoindre.

On organiserait des excursions de pêche et le Domino se réjouissait de la belle fin de semaine qu'il allait passer.

Pour le moment, la lune brillait au firmament et le Domino jugea qu'une bonne marche dans la campagne lui ferait du bien.

Il marchait depuis une dizaine de minutes

environ, la tête en l'air, sifflant une chanson à la mode, lorsque soudain il entendit des cris :

– Au secours ! À moi !

Le Domino prêta l'oreille.

Mais oui, ces cris venaient de là-bas... sur la route, en avant de lui.

N'écoutant que son courage, le Domino bondit.

Il apercevait des ombres en avant de lui.

Trois hommes semblaient s'acharner dans une lutte éperdue.

Deux contre un.

Le Domino fonça.

La bataille fut courte.

Les deux hommes, voyant que quelqu'un venait à la rescousse du malheureux qu'ils avaient attaqué, s'enfuirent à toutes jambes.

Le Domino se pencha sur lui.

Il respirait encore.

Cependant il avait une large entaille à la tête.

Le sang s'échappait de sa blessure.

Soudain il remua les lèvres...

Le Domino se pencha :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mon sac... papier... ma fille... trésor...

– Quoi ?...

– Vous... aider...

L'homme poussa un profond soupir.

– Que voulez-vous dire... parlez !

Inutile.

Le pauvre homme venait de rendre le dernier soupir.

Le Domino aperçut alors, pendu à son bras, une sorte de sac de cuir.

Le Domino le prit.

À l'intérieur, il y avait du pain... quelques sous et des papiers.

Il prit tous les papiers et les enfouit dans sa poche d'habit.

Puis il courut vers une maison située non loin

de là.

La lumière qui filtrait au travers des persiennes indiquait que les occupants n'étaient pas encore couchés.

Le Domino frappa.

– Oui.

Un gros homme vint ouvrir.

– Monsieur ?

– Vite, il y a quelqu'un de blessé sur la route.

– Quoi ?

– Une bataille. Des bandits qui voulaient dévaliser un pauvre homme. Il faut appeler un docteur. Une femme était apparue.

– Qu'est-ce qu'il y a Édouard ?

– Quelqu'un de blessé. Il faut aller chercher le docteur.

– J'y cours, dit la femme.

– Très bien.

Elle entra dans un garage.

Quelques secondes plus tard, une grosse

voiture en sortait pour s'éloigner en direction du village.

– Il faudrait transporter l'homme, dit le Domino.

– Très bien.

– Suivez-moi.

Les deux hommes revinrent vers la route.

– Vous habitez près d'ici, je crois ?

– Oui. Mon nom est Alain de Guise.

– Et moi, Édouard Lanctôt.

Ils étaient rendus à la route.

– C'est bien inutile d'appeler le docteur.

– Ah !

– Il est mort.

– Transportons-le tout de même, dit le Domino.

Ils prirent le corps et l'emmenèrent jusqu'à la maison.

– Comment est-ce arrivé ? demanda Lanctôt.

Le Domino lui raconta ce qui s'était passé.

Il eut soin cependant de ne pas parler des paroles du malheureux et des papiers qu'il avait pris dans le sac.

Le Domino se retourna.

Une automobile venait de s'arrêter devant la porte.

Madame Lanctôt descendit, suivie d'un homme âgé portant une petite valise noire.

– Voici le docteur, dit-elle en entrant.

– L'homme est mort, dit le Domino.

– Ah !

Le docteur se pencha sur la victime.

– Vous avez raison. Comment est-ce arrivé ?

À nouveau, le Domino répéta son récit.

– Vous faites mieux d'appeler la police.

– J'allais le suggérer, dit Lanctôt.

– Vous avez le téléphone ? demanda le Domino.

– Non, répondit Lanctôt. Mais je vais aller reconduire le docteur et j'en profiterai pour

appeler la Police Provinciale.

– Très bien.

La Police n’arriva qu’à minuit.

Théo Belœil, chef de l’escouade provinciale des homicides, était à la tête de ses hommes.

– Tiens, Alain, dit-il en apercevant le Domino. Qu’est-ce qui se passe ?

Le Domino lui montra le cadavre.

– Des voleurs de chemin, je suppose ?

– Probablement.

– Alors, c’est inutile de s’attarder ici, dit Belœil. Demain, je ferai paraître la photographie de l’homme dans les journaux. Nous essaierons de l’identifier. En attendant, je vais laisser deux hommes en surveillance près d’ici.

– C’est ce qu’il y a de mieux à faire.

Dix minutes plus tard, la voiture de la morgue arrivait.

On fit transporter le cadavre du moribond.

Le Domino s’en retourna vers son camp.

Il avait hâte de regarder les fameux papiers qui se trouvaient dans sa poche d'habit.

Qu'apprendront ces papiers au Domino ?

II

Rendu à son camp, le Domino s'empressa d'étaler les papiers sur sa table.

Sa vue fut tout d'abord attirée par une photographie de jeune fille d'une quinzaine d'années.

Cette photographie devait avoir été découpée dans les journaux.

Sous la photo, le Domino pouvait lire ces mots :

– Mademoiselle Pauline Masson, fille de monsieur Paul Masson décédé, et de madame Masson, qui est arrivée la première du cours d'étude à l'école Royale.

Le Domino mit la photographie de côté.

Soudain il s'aperçut qu'il y avait quelque chose d'écrit à l'endos de cette photo.

Il lut :

– Ma fille !

Que voulait dire ceci ?

Un mystère ?

Ce quêtueux serait Paul Masson.

Mais ce Paul Masson était supposé être mort.

Le Domino prit une autre feuille.

C’était une simple feuille dactylographiée.

Dans le haut, il y avait un entête d’un des gros notaires de la ville.

C’était écrit :

– À monsieur Louis Rousseau :

« Ci-inclus le parchemin dont vous avez hérité à la mort de votre père. À ce qu’il paraît, ce parchemin vaut beaucoup d’argent. Il s’agit d’en découvrir la signification et de vous rendre au domaine de votre père à l’Annonciation pour avoir votre héritage. »

Et c’était signé :

« François Provost, notaire. »

Attaché à la feuille, il y avait un morceau de

parchemin.

Ce parchemin était couvert de chiffres.

Il restait une enveloppe.

L'enveloppe était cachetée et sur cette enveloppe on pouvait lire en caractère grossier :

– À remettre à Madame Paul Masson, ainsi que tous les papiers contenus dans mon sac, en cas de mort subite.

La décision du Domino fut vite prise.

Ce n'était pas à lui à déchiffrer ce mystère.

Il devait remettre tous les papiers à cette dame Masson.

Le lendemain matin, il était à peine sept heures que le Domino téléphonait à ses amis de Montréal.

– Je dois retourner à Montréal.

– Ah !

– Mais venez quand même.

– Mais tu ne seras pas là.

– Je laisserai la clef chez le plus proche voisin.

– O.K.

Le Domino raccrocha.

Soudain son regard se porta vers la fenêtre.

Il venait d’apercevoir une ombre.

– Ai-je rêvé ?

Il ouvrit la fenêtre et regarda au dehors.

Il ne voyait personne.

Le Domino prépara ses paquets.

Il savait qu’il y avait un train à huit heures pour Métropole.

Il sortit et alla remettre sa clef à son voisin.

Puis il se dirigea lentement vers la gare.

À deux reprises, il se retourna.

À deux reprises, il avait eu l’impression d’être suivi.

Mais il n’avait rien vu.

– Ceux qui ont attaqué Louis Rousseau voulaient probablement lui voler ses papiers. S’ils ont tué un homme, ils ne reculeront devant rien.

Le Domino était rendu à la gare.

Il acheta son billet pour Montréal, puis se posta près du guichet.

Seulement six personnes achetèrent des billets.

Le Domino retint leur physionomie.

Deux femmes et quatre hommes.

Deux des quatre hommes pouvaient être les meurtriers de Louis Rousseau.

Le train arriva.

Le Domino monta derrière les deux femmes.

Il alla s'asseoir dans le dernier banc du dernier wagon.

Il s'était placé de manière à apercevoir toute personne qui entrait dans le compartiment.

Dans le même compartiment, il y avait un groupe de travailleurs, deux femmes et une jeune fille.

Soudain le Domino sursauta.

L'un des quatre hommes qui avaient acheté leur billet à la gare de Saint-Jovite venait de

regarder au travers de la portière et avait aussitôt rebroussé chemin.

Mais le Domino avait remarqué sa figure.

Alors il se leva aussitôt et s'avança vers l'avant du train.

Enfin il aperçut l'homme.

Il causait justement avec un autre.

Le Domino rebroussa chemin et vint s'asseoir à sa place.

Maintenant il connaissait ses ennemis.

Mais pouvait-il les faire coffrer en arrivant à Montréal ?

Impossible.

Il n'avait aucune preuve.

Le reste du voyage se passa sans autre incident.

Le Domino arriva à Montréal au début de l'après-midi.

– Il s'agit maintenant de dépister mes poursuivants.

Il savait ce qu'il fallait faire.

Il monta directement dans un taxi et se fit conduire chez lui.

De loin, il aperçut une autre voiture qui roulait lentement.

Le Domino monta vivement à son appartement.

Il n'y resta pas deux minutes.

Il en ressortit par la porte arrière qui donnait sur l'escalier de sauvetage.

Il arriva dans la ruelle et rejoignit la rue transversale.

Il sauta dans un autre taxi.

Il donna l'adresse de madame Masson.

Le Domino sourit :

– Mes deux gars doivent encore m'attendre à la porte de mon appartement.

Mais que lui apprendrait cette dame Masson ?

Entrouvrira-t-elle un peu le voile qui recouvre cette mystérieuse affaire ?

III

Le Domino sonna à une belle demeure d'Outremont.

Un domestique vint répondre.

– Madame Paul Masson, s'il-vous-plaît ?

– Votre nom, monsieur ?

– Alain de Guise.

– Un instant, je vais voir si madame peut vous recevoir.

Il fit entrer le Domino dans un petit appartement.

Le domestique partit.

Il ne resta que quelques secondes absent.

Lorsqu'il revint, il fit signe au Domino.

– Si vous voulez me suivre, monsieur.

Il le fit passer dans un grand salon.

Au fond, assise dans un fauteuil, une femme âgée d'une quarantaine d'années était plongée dans la lecture d'un roman.

Elle leva les yeux en voyant apparaître le Domino.

– Monsieur !

– Madame.

Elle lui fit signe de s'asseoir.

– Mon domestique m'a dit que vous vous nommiez Alain de Guise ?

– C'est juste madame.

– N'est-ce pas vous qu'on surnomme aussi le Domino Noir ?

– Oui, madame !

Elle sourit :

– J'ai souvent entendu parler de vous et je me demande bien ce qui me vaut l'honneur d'une telle visite.

– Je vais vous expliquer, madame.

Il y eut un silence.

Puis le jeune homme reprit :

– Vous avez lu les journaux de ce matin, madame ?

– Oui.

– Vous devez alors avoir vu la photographie d'un quôteux qu'on a trouvé mort à Saint-Jovite.

– Oui, oui, je me souviens.

– Eh bien, cet homme, je crois que vous le connaissez, madame.

– Ah !

– Son nom vous dira probablement quelque chose. Il se nomme Louis Rousseau.

Madame Masson se leva, pâle :

– Qu'est-ce que vous dites ?... Louis Rousseau.

– Oui, madame.

Elle se rassit et se passa la main sur le front.

– Mon Dieu !

Il y eut un long silence.

Madame Masson étendit le bras et sonna son

domestique.

Ce dernier parut :

– Madame !

– Joseph, apportez-moi le journal de ce matin, sll-vous-plaît.

– Bien madame.

Lorsqu’elle l’eut entre les mains, elle le déplia et regarda longuement la photographie.

– Vous le reconnaissez ?

– ... Oui... il a beaucoup vieilli cependant, On dirait d’un homme de soixante ans. Ses cheveux ont blanchi.

– Quel âge a-t-il ?

– Il a... avait quarante-six ans.

– C’est presque impossible.

– La souffrance fait beaucoup vieillir quelqu’un.

Au bout d’un moment, elle reprit :

– Mais comment se fait-il que vous sachiez que je connaissais Louis... c’est-à-dire, monsieur

Rousseau ?

– Je vais tout vous raconter, madame.

Et le Domino lui fit un long récit.

Il lui raconta comment deux hommes avaient attaqué Rousseau et ensuite les dernières paroles du moribond.

– Alors vous avez pris ces papiers ?

– Oui, et je n'en ai soufflé mot à la police.

– Et ces papiers ?...

– Ils sont à vous, madame.

– À moi ?

– Oui. Il y a une lettre, un morceau de parchemin puis une photographie d'enfant.

– C'est tout ?

– Non, il y a aussi une lettre adressée à vous. Regardez ! C'est écrit qu'en cas de mort, tous, ces papiers doivent vous être remis.

Le Domino lui tendit la lettre et les autres papiers.

– Maintenant que j'ai accompli ma mission,

madame, permettez-moi de me retirer.

– Un instant, monsieur de Guise. Je vous dois des explications.

– Mais non, madame.

– Si, si, asseyez-vous.

Le Domino obéit.

Madame Masson ouvrit l’enveloppe.

Elle se mit à lire la lettre.

Lorsqu’elle eut terminé, le Domino vit que deux grosses larmes avaient coulé de ses yeux.

Elle tendit la lettre au Domino :

– Lisez, monsieur.

– Mais...

– Lisez, lisez.

Le Domino prit la lettre.

Il lut :

Ma chère Louise,

Si jamais cette lettre te parvient, c’est que je

serai mort avant d'avoir atteint mon but.

Louise, j'ai hérité. Hérité de mon père.

Oh pas grand-chose, un simple morceau de parchemin. Mais ce morceau de parchemin contiendrait la clef d'un secret que personne ne connaît.

Un de mes ancêtres aurait caché tout un trésor dans la demeure de mon père à L'Annonciation.

Jamais personne ne l'a découvert. Seul ce morceau de parchemin couvert de chiffres peut nous conduire vers lui.

Ce trésor, je veux le découvrir. Il ne m'appartient pas. Je veux réparer. Si je le découvre, il appartiendra tout entier à Pauline. Si je meurs auparavant, ces papiers te reviendront.

Tu pourras en faire ce que tu voudras, mais sache que ce parchemin vaut une fortune et que cette fortune appartient à ta fille... à notre fille.

Et c'était signé : Louis.

Le Domino replia la lettre qu'il tendit à

madame Masson.

– Monsieur le Domino, j’ai une longue histoire à vous raconter. Une histoire qui date de dix-sept ans en arrière.

– Madame, je ne voudrais pas...

– Laissez, monsieur. Je veux vous raconter. Louis Rousseau a été mon premier amour. Nous nous sommes aimés à la folie. Trop peut-être. Mon père ne voulait pas que Louis me marie. Pour sauver notre nom du déshonneur, il m’a forcée à épouser Paul Masson. Oh, je n’ai pas à me plaindre. Paul a toujours été bon pour moi. Mon père chassa Louis Rousseau qui travaillait à son usine. Jamais je n’entendis parler de lui. Six mois plus tard, j’eus une fille. Une fille qui a maintenant seize ans. Vous avez vu sa photographie, c’est la fille de Louis... c’est notre fille comme il dit si bien. C’est tout, monsieur. Vous en savez aussi long que moi.

Le Domino était ému.

– Vous n’auriez pas dû, madame, me raconter tout ce passé. Ce passé qui semble vous chavirer.

Il y eut un long silence.

– Que ferez-vous de ce parchemin ?

– Que voulez-vous que je fasse ? Je le garderai en souvenir de Louis...

– Mais madame... c'est une fortune...

– Je sais, mais je ne peux pas... moi-même.

Le Domino prit vivement une décision.

– Madame, dit-il, la bonté, l'honnêteté de monsieur Rousseau m'ont profondément touché. Je voudrais faire quelque chose.

– Mais...

– Laissez-moi ce parchemin, et cette lettre du notaire.

– Monsieur !

– Tout d'abord, j'adore les aventures. J'ai idée que cette course au trésor sera passionnante et puis je ne peux laisser ensevelie une fortune qui appartient à mademoiselle votre fille.

Les yeux de madame Masson s'étaient brouillés de larmes.

– Je vois que l’on ne ment pas quand on parle de votre grand cœur.

Elle tendit le parchemin et la lettre du notaire au Domino.

– Prenez, monsieur. Le parchemin est à vous, je vous le donne.

– Merci, madame, mais je ne l’accepte qu’au nom de votre fille.

– Faites ce que vous voulez, monsieur.

Le Domino se leva.

Madame Masson lui tendit la main...

– Merci, merci infiniment, monsieur.

Avant de sortir, le Domino se retourna :

– Madame, pourrais-je vous demander quelque chose ?

– Quoi donc ?

– Ce sera peut-être difficile pour vous, mais... Louis Rousseau n’a pas été identifié...

– Je vous comprends. J’irai l’identifier. Je dirai que c’était un ami.

– C’est un service à rendre. Car sans vous, monsieur Rousseau reposerait sans doute avec les corps des inconnus.

Le Domino était rendu à la porte.

Il enfouit le parchemin et la lettre dans son portefeuille.

– Au revoir, madame.

– Au revoir et merci.

Il sortit.

Le Domino se lancera donc dans sa course au trésor.

Réussira-t-il à découvrir la cachette de l’ancêtre des Rousseau ?

IV

Le Domino retourna immédiatement chez lui.

L'automobile des deux hommes qui avaient suivi le Domino n'était plus là.

Le Domino monta à son appartement.

Il s'aperçut immédiatement que la serrure de sa porte avait été forcée.

– Tiens, tiens.

Il entra.

Tout était sans dessus dessous.

Vivement le Domino regarda si rien n'avait disparu.

Rien, absolument rien.

Ils cherchent le parchemin.

Le Domino remit la serrure en ordre, puis s'enferma dans sa chambre.

Il sortit le parchemin.

Puis, il prit un calepin et transcrit les chiffres qu'il y avait d'inscrits.

– 18, 26, 10, 6 – 7, 23, 20, 24, 10, 6, 23, 10 – 6, 25 – 5, 7, 23, 22, 4, 25 – 12, 25 – 5, 7, 25, 6, 23, 7 – C'était tout.

– Je suis sûr que chaque chiffre doit représenter une lettre, se dit le Domino.

Mais quelle lettre ?

Voilà la question.

– Ce doit être une phrase de six mots, chaque groupe de chiffres, séparé par un tiret, doit comprendre un mot.

Alors le Domino se mit à l'œuvre.

– Si A était un, B, 2... C. 3... Essayons. Mais au bout de quelques secondes, il s'aperçut que le premier groupe de chiffres donnait les lettres suivantes :

– R z j f.

Ce n'était certainement pas ça.

– Essayons le contraire, soit A numéro 26, B.

25, et ainsi de suite.

Cela lui donna.... :

– I a q u.

Cela n'avait pas plus de bon sens.

Le Domino se grattait la tête, se demandant quelle sorte de méthode avait pu employer celui qui avait dressé ce parchemin.

Soudain il regarda sa montre.

– Quatre heures et vingt.

Le train pour Saint-Jovite était à cinq heures moins le quart.

Le Domino remit le parchemin dans sa poche.

Il sortit vivement de chez lui.

Sauta dans un taxi et se dirigea vers la gare centrale.

Il arriva juste à temps.

Le train était prêt à partir.

Il monta.

Il arrivait à Saint-Jérôme lorsque soudain il sursauta :

– La feuille !

La feuille de calepin sur laquelle il avait transcrit les chiffres du parchemin, il l'avait oubliée sur sa table.

Le Domino n'hésita pas.

Il descendit à Saint-Jérôme.

Il demanda un taxi et se fit reconduire à Montréal.

Il arriva chez lui vers sept heures et trente.

Vivement il monta à son appartement.

Il ouvrit la porte et jeta un coup d'œil sur la table.

Tout était en ordre, mais LA FEUILLE N'Y ÉTAIT PLUS.

Le Domino bondit :

– Je n'ai pas de temps à perdre.

Il décrocha le téléphone.

Il appela un de ses amis :

– Je veux immédiatement me faire conduire à Saint-Jovite.

– En avion ?

– Oui. Tu peux faire ça pour moi, Guy ?

– C’est bien. Viens me rejoindre.

Le Domino sauta dans son taxi.

Quelques minutes plus tard, il arriva chez son ami, le millionnaire Guy Voisin.

Guy Voisin était pilote et possédait son propre avion. Il avait souvent rendu des services au Domino.

– Il faut que je sois rendu à L’Annonciation le plus tôt possible.

– L’Annonciation ? Mais tu m’as dit Saint-Jovite.

– Je sais, c’est parce que je veux prendre un ou deux de mes amis en chemin.

– Tu sembles bien pressé ?

– Il y a de quoi. C’est une course au trésor. Et je suis certain qu’il y a déjà quelqu’un en route pour L’Annonciation. Il faut que je les devance.

Pendant que l’avion s’élevait dans les cieux, Guy Voisin se demandait si son ami n’était pas

devenu subitement fou.

Ceux qui ont volé la feuille contenant les chiffres ont-ils réussi à la déchiffrer ?

Que veut dire toutes ces séries de chiffres de toutes sortes ?

Le Domino parviendra-t-il par le découvrir ?

V

Valmore Lavoie et Ignio Bartello étaient deux bandits de la pire espèce.

Ces deux hommes, affiliés à une bande de coquins, avaient déjà fait de nombreux exploits.

Mais maintenant, ils travaillaient pour eux seuls.

C'est-à-dire, ils étaient trois.

L'amie de Valmore Lavoie, Margot Robin travaillait aussi pour eux.

Et c'est même elle qui les avait dirigés vers le trésor de L'Annonciation.

Margot Robin travaillait chez le notaire François Provost.

Elle avait entendu parler de ce fameux trésor caché dans la maison des ancêtres des Rousseau à l'Annonciation.

– Il faut d’abord entrer en possession de ce fameux parchemin.

– Mais qui est-ce qui l’a ? avait demandé Valmore.

– Une sorte de quêteux, Louis Rousseau.

– Eh bien, ne crains rien, ma petite. Nous l’aurons en peu de temps. Pour le moment, tu vas quitter ton emploi.

– Mais, mais pourquoi ?

– Pour aller rester à l’Annonciation.

– À l’Annonciation ?

– Oui, tu vas te louer un camp tout près de la maison des Rousseau. Tu vas prendre le train dès ce soir.

– Et si je ne trouve rien ?

– Tu trouveras. Avec de l’argent, on trouve toujours.

Et Margot était partie.

Le lendemain, elle téléphonait à Valmore pour lui dire qu’elle avait en effet trouvé un camp situé à peine à un demi-mille de la maison des

Rousseau.

– C’est parfait. Nous irons te rejoindre.

– Avec le parchemin ?

– Oui. Bartello surveille le dénommé Rousseau. Ne crains rien.

Le lendemain, Rousseau partait pour le Nord.

Comme il n’avait pas d’argent, il partit à pied.

Il eut cependant la chance de rencontrer un chauffeur avenant qui le fit monter.

– Je vais jusqu’à Saint-Jovite.

– Merci, merci bien.

Bartello et Lavoie avaient suivi l’automobile dans un taxi.

Eux aussi s’étaient rendus jusqu’à Saint-Jovite.

Puis, ils avaient profité de la noirceur pour attaquer Louis Rousseau.

Mais le Domino Noir était apparu et avait dérangé le plan de nos compères.

Puis Bartello et Lavoie avaient suivi le

Domino jusqu'à Montréal.

Ils attendirent plus d'une demi-heure devant la demeure du Domino.

Soudain Valmore dit à Bartello.

– Pour moi, nous nous sommes fait jouer.

– Comment cela, carumba !

– Eh bien, il devait y avoir une sortie par en arrière de la maison. Il a dû sortir par là.

– Nous avons affaire à un fin renard.

– Oui. Il s'appelle Alain de Guise... et tu sais qui est Alain de Guise ?

– Le Domino Noir !

– Justement.

Mais Lavoie se mit à rire.

– Le Domino Noir ne me fera pas reculer.

– Moi non plus.

Les deux hommes se dirigèrent vers la demeure du Domino.

Ils sonnèrent plusieurs fois.

Personne ne répondit.

– On entre ?

– On entre.

En quelques minutes, ils eurent raison de la serrure.

Ils fouillèrent tout l'appartement sans rien trouver.

Comme ils allaient sortir, Valmore déclara :

– Nous allons revenir.

– Comment cela ?

– J'ai trouvé ce morceau de cire. Nous allons prendre l'empreinte de la serrure.

Ce qui fut dit fut fait.

Les deux compères sortirent de chez le Domino.

– Bartello, tu vas aller chez le serrurier. Pendant ce temps, je surveillerai la place.

– D'où ?

– Je me tiendrai au café, en face.

– Très bien.

Bartello partit et Valmore entra au café.

Une demi-heure plus tard, l'Italien était de retour avec la clef de l'appartement du Domino,

– Il n'est pas revenu ?

– Non, pas encore.

Les deux hommes attendirent.

Dix autres minutes passèrent.

Soudain, Bartello sursauta :

– C'est lui...

– Oui.

Le Domino entra chez lui.

– Qu'allons-nous faire, Valmore ?

– L'attaquer ?

– Hum !

– Nous pourrions nous emparer du document.

– Il est fort ?

– On le dit !

Les deux hommes tremblaient légèrement.

– Un bon scotch pour nous remonter, puis on y va, proposa Valmore.

– C’est ça.

– Deux scotchs, cria Valmore.

Le commis leur emporta leur consommation.

– Merci.

Ils burent lentement.

Puis Valmore se leva :

– Allons-y.

– Stop ! cria Bartello.

– Quoi ?

– Il sort de chez lui.

– Bon on l’a manqué.

Valmore regarda Bartello d’un œil sévère.

– C’est de ta faute !

– Comment de ma faute ?

– Si tu n’avais pas été si peureux, nous n’aurions pas perdu notre temps à nous remonter avec ce scotch.

– Oh, c’est toi...

– C’est fait, c’est fait.

– Nous serions mieux de le suivre et de savoir où il va.

– Non, reprit Valmore.

– Pourquoi ?

– Tout d’abord, nous savons que nous pourrions toujours le retrouver à l’Annonciation. Et maintenant qui te dit qu’il n’a pas laissé le parchemin chez lui, cette fois-ci ?

– Tu veux y retourner ?

– Oui, n’avons-nous pas une clef !

– Eh bien, comme tu voudras.

Les deux hommes sortirent du café.

Ils montèrent chez le Domino.

Ils n’eurent aucune difficulté à entrer.

En entrant, Valmore s’approcha de la table :

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

Il prit la feuille de calepin dans ses mains.

Bartello s’approcha et regarda par dessus son épaule :

– Margo n’a-t-elle pas dit que le parchemin ne

contenait que des chiffres ?

– Oui.

Valmore bondit :

– Et le Domino l’a transcrit pour essayer de déchiffrer la formule secrète. Vite, Bartello. Il faut partir pour l’Annonciation. Si nous parvenons à débrouiller ces chiffres, le trésor est à nous.

L’Italien bondit vers le téléphone.

Il signala un numéro :

– À quelle heure le prochain train pour l’Annonciation ?

– Il vient justement de partir, monsieur.

– Ah, merci.

Il raccrocha d’un air dépité.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Valmore.

– Le train vient de partir.

– Où as-tu appelé ?

– À la gare Centrale.

– Eh bien, ne restons pas là, imbécile.

- Comment ça ?
- Sautons dans un taxi.
- Jusqu’à l’Annonciation ?
- Mais non. Tu sais bien que les trains ne vont pas vite quand ils traversent la ville. Nous pourrons le rejoindre au bout de l’île.
- Bonne idée.

Les deux hommes sortirent en vitesse.

Ils hélèrent un taxi.

Une demi-heure plus tard, ils étaient sur le train.

Et le Domino, lui, descendait à Saint-Jérôme, ignorant que ses deux ennemis étaient tout près de lui, dans un autre compartiment.

Curieuse de coïncidence.

Valmore et ses complices déchiffreront-ils le cryptogramme et découvriront-ils le trésor avant que le Domino ait le temps d’intervenir ?

VI

Lentement, l'avion descendit.

On était arrivé à Saint-Jovite.

Il se posa sur la terre.

Le Domino sortit, suivi de Guy Voisin.

– Viens avec moi. Tu n'es pas pressé ?

– Non, non.

Les deux hommes se dirigèrent en vitesse vers le camp du Domino.

Il y avait de la lumière à l'intérieur. Le Domino poussa la porte.

– Tiens, le voilà, fit une voix.

Trois hommes, installés autour de la table, étaient à jouer une partie de cartes.

Le Domino s'avança.

– Mes amis, je vous présente Guy Voisin.

Puis s'avançant vers le premier, un homme plus petit et probablement plus jeune que le Domino :

– Raoul Fiset.

Le second, plus gros et plus âgé, se nommait Hector Savoie.

– Enfin, dit-il, voici Léopold Ouellette, un compagnon de classe.

Ouellette avait l'âge du Domino.

Il serra la main à Voisin.

– Veux-tu me dire ce qui t'a fait retourner à Montréal ? demanda Ouellette.

– Quelque chose d'extraordinaire, mes amis.

– Encore une autre aventure, fit Fiset.

– Justement.

Le Domino leur raconta l'affaire.

– Pour moi, tu n'as pas fini avec ceux qui veulent obtenir le trésor, remarqua Savoie.

– Je sais. Mais j'ai bien l'intention de les combattre,

- Tu te rends à l’Annonciation ?
 - Oui. Mais je suis passé par ici. J’aurai certainement besoin d’aide là-bas. Qui veut m’accompagner ?
 - Je travaille lundi, protesta Savoie.
 - Moi aussi, dit Fiset.
 - J’irai avec toi, dit Ouellette en s’approchant de son ami.
 - Bon.
 - Quand partons-nous ?
 - Le plus tôt possible.
 - Ce soir ?
 - Peut-être. Mais pas immédiatement.
 - Pourquoi ?
 - Vous allez m’aider et nous allons essayer de déchiffrer ce langage de chiffres.
 - Bravo ! cria Fiset. Moi, j’aime ça.
- Les cinq hommes s’assirent autour de la table.
Ils prirent chacun une feuille et un crayon.
Le Domino leur donna la liste de chiffres.

- Tu as essayé ? demanda Voisin.
- Deux méthodes. Tout d’abord, j’ai essayé les lettres de un à vingt-six. A pour un, B pour deux.
- Et puis ?
- Ça n’a rien donné.
- Ensuite ? fit Savoie ?
- Tu as essayé le contraire ? demanda Ouellette.
- Oui. Résultat négatif. Alors, il faut essayer autre chose.

Les hommes réfléchissaient.

Soudain, Ouellette demanda :

- As-tu essayé d’isoler les consonnes des voyelles ? Par exemple, a, e, i, o, u, y seraient 1, 2, 3, 4, 5, 6 et les consonnes HO chiffreraient ensuite de 7 à 26.
- Tiens, je n’avais pas pensé à ça.
- Ça ne marche pas, dit Fiset.
- Non, le premier groupe donne p z f y.
- Aucune signification.

Le Domino expliqua :

– En supposant que la première lettre soit une consonne, il faudrait que la deuxième, numéro 26, soit une voyelle.

Il y eut un long silence.

Voisin s'écria :

– Si c'était le contraire ? Monsieur Ouellette a dit tout à l'heure que les voyelles pouvaient être 1, 2, 3, 4, 5 et 6 mais si c'était par la fin, soit a pour 26, e pour 25, i pour 24, et ensuite les consonnes de 1 à 20.

– Essayons.

Mais au bout de quelques secondes, le Domino déclara :

– C'est un peu mieux, mais ce n'est pas ça. Nous avons une voyelle, mais ça donne w a m h.

Les hommes commençaient à se décourager.

– Pour moi, dit Fiset, on ne le trouvera jamais.

– Je crois que je l'ai ! dit soudain le Domino.

– Quoi ?

– Voisin avait raison. Les voyelles se chiffrent de 26 à 20 mais les consonnes ?

– Qu'est-ce qu'elles ont ?

– Si on a commencé par 26 pour a, 25 pour e, 24 pour i, pourquoi n'aurait-on pas fait la même chose pour les consonnes ?

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, au lieu que B voudrait dire le chiffre, un B pourrait dire 20, c-19, d-18, etc...

– C'est plein de bon sens.

Le Domino s'attaqua à la première phrase :

– 18...

– D, dit Ouellette.

– C'est ça, dit le Domino, 18-D. 26-A, 10-N, 6-S.

– Ça/fait DANS, s'écria Savoie.

– Nous l'avons, nous l'avons, cria Voisin.

Ils continuèrent à déchiffrer le document.

Quelques minutes plus tard, le Domino s'écriait ;

– DANS ROBINSON SE TROUVE LE TRÉSOR.

Ils répétèrent lentement :

– Dans Robinson se trouve le trésor.

Voisin se gratta la tête :

– Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Le Domino déclara :

– Mon vieux, nous n'avons pas le temps de chercher de midi à quatorze heures. La réponse est peut-être là-bas à la maison des Rousseau.

– Comment ça ?

– Suppose qu'il y ait un endroit appelé Robinson ?

– Je comprends.

Ouellette se leva :

– Alors, nous partons ?

– Oui.

– En voiture ?

– Non, en avion.

Les autres se regardèrent.

– En avion ?

– Mais oui. L’avion de mon ami, Guy Voisin.

Quelques minutes plus tard, ils sortaient tous de la maison.

Fiset et Savoie allèrent les conduire jusqu’à l’avion.

Le Domino monta à la suite de Voisin et de Ouellette.

Puis peu à peu l’avion s’éleva.

Il disparut enfin au lointain.

Mais que veut dire cette fameuse phrase :

– Dans Robinson se trouve le trésor ?

Le Domino ne semble guère plus avancé, même après avoir déchiffré le chrytogramme.

Trouvera-t-il la réponse là-bas ?

VIII

À peine dix minutes plus tard, l'avion arrivait à l'Annonciation.

Le Domino se renseigna sur la demeure des Rousseau :

– Le château Rousseau ?

– Oui, Ça doit être ça.

– C'est là-bas dans la montagne.

Et l'homme lui indiqua le chemin.

Voisin tendit la main à ses amis.

– Je retourne immédiatement, dit-il.

– Déjà ?

– Regarde, le soir arrive. Déjà la noirceur.

– Reste, nous devons tout d'abord souper.

– Non, non, je regrette, je pars immédiatement.

Le Domino lui serra la main.

– Je te remercie beaucoup, Guy. Combien te dois-je ?

– Tu veux rire ?

– Mais non !

– Alors ne parle pas d'argent.

Il monta dans l'avion.

Il fit signe de la main.

– Bonsoir et bonne chance.

Les moteurs vrombirent et l'avion s'éleva dans les cieux pour disparaître quelques secondes plus tard.

– Eh bien que faisons-nous ? demanda Léopold Ouellette.

– As-tu bien faim ?

– Pas trop.

– Alors, allons faire une visite immédiatement ?

– Très bien.

Ils se dirigèrent lentement vers la montagne.

– On a dit un château tout à l’heure.

– Ce doit être un vieux château.

De temps à autre, ils se renseignaient.

Enfin ils arrivèrent en vue de ce qu’ils appelaient un château.

À vrai dire, la maison des Rousseau, au milieu d’une solitude éternelle, entourée du mystère de l’obscurité, dressant dans le ciel ses multiples tourelles, n’offrait rien de rassurant à l’étranger.

Ces pierres, dont l’ensemble figurait un château comme on en voit encore en France, mais de lignes beaucoup plus restreintes, plus dégagées, ces pierres noircies par les intempéries mais insensibles aux siècles, impressionnaient vivement les deux amis.

La maison avait trois étages.

Seul le premier étage semblait avoir été habité.

Le Domino, suivi de Ouellette, s’avança.

La porte n’était pas fermée à clef.

– Curieux, se dit le Domino.

Sur la porte, il y avait un enseigne.

– À vendre, s’adresser au notaire François Provost, Montréal.

Le Domino entra.

Partout on voyait des fils d’araignées.

– Il y a longtemps que ça n’a pas été habité, déclara Ouellette.

Sa voix résonna.

Soudain, le Domino lui toucha l’épaule.

– Écoute !

Il venait d’entendre comme un bruit de pas.

– Tu as entendu ?

Ouellette leva les épaules.

– Rien. Tu as dû rêver.

Le Domino regarda autour de lui.

– Ce doit être la salle à manger ici.

Ils visitèrent les autres pièces du premier étage.

Il y avait un salon, deux chambres à coucher, une cuisine et un boudoir.

Il y avait une grande bibliothèque remplie de

livres.

À l'arrière de la maison, il y avait un large escalier de pierre venant aux étages supérieurs.

Tout à coup le Domino s'arrêta :

– Regarde ! Quelqu'un est venu il n'y a pas longtemps.

Sur l'escalier, on distinguait des traces de pas.

– C'est risqué d'aller voir en haut !

– Comment cela ?

– Il n'y a pas d'électricité dans la maison et nous n'avons pas de lampe de poche. Ne nous exposons pas inutilement, dit le Domino.

– Alors, que faisons-nous ?

– Retournons au village. Nous souperons puis nous essaierons de trouver quelqu'un qui pourrait venir faire le ménage.

– Couchons-nous ici ce soir ?

– C'est bien inutile et c'est trop sale.

– Tu as raison.

Les deux hommes sortirent de la maison.

C'est alors que le Domino remarqua que la serrure de la porte était brisée. Il était inquiet.

Il savait que ceux qui s'acharnaient à découvrir le trésor devaient avoir en leur possession la feuille de carnet sur laquelle était transcrite la fameuse série de chiffres.

Mais il aurait été beaucoup plus inquiet, s'il s'était aperçu qu'une figure les regardait d'une fenêtre du deuxième étage.

Le Domino et son ami retournèrent au village.

Ils prirent un bon repas dans un restaurant puis ils se louèrent une chambre à l'hôtel.

Puis le Domino annonça à qui voulait l'entendre qu'il avait loué la maison des Rousseau.

Il réussit à trouver deux femmes, qui, dès le lendemain, commenceraient le ménage de la maison.

Mais avant de se coucher, le Domino écrivit une longue lettre, qu'il adressa au notaire François Provost, lui expliquant la mission dont l'avait chargé Louis Rousseau.

– Comme ça, déclara-t-il à Ouellette, je serai tranquille. Le notaire ne s'inquiétera pas inutilement s'il entend dire que quelqu'un habite la maison.

Dix minutes plus tard, les deux hommes s'étaient endormi profondément.

Le lendemain, le Domino se leva le premier :

– Sept heures et trente.

Il poussa son ami :

– Léopold ! Allons, lève-toi. Nous avons une grosse journée à entreprendre.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes descendaient déjeuner, puis ils prirent le chemin menant à la maison des Rousseau.

– À quelle heure doivent arriver les deux femmes ?

– Oh, vers huit heures et trente.

Le Domino arrêta au magasin général, acheta deux lampes à pétrole, des draps, des couvertures de lit et des oreillers. Puis il passa chez le boucher pour acheter des provisions.

– Comme ça, nous serons tranquilles pour quelques jours.

Arrivés au château, ils ouvrirent toutes les fenêtres.

Le soleil pénétra dans la maison, chassant l'humidité.

Vers neuf heures, les deux ménagères arrivèrent.

– Commencez par une chambre, leur dit le Domino.

– Bien, monsieur.

– Ensuite, vous ferez la cuisine, la bibliothèque et les autres appartements.

– Les trois étages ?

– Non, non, le premier seulement.

– Très bien.

Les femmes se mirent à l'œuvre.

Le Domino, en ayant l'air de rien, les suivit dans la pièce.

Soudain, il demanda :

– Il y a un endroit qu'on appelle Robinson ici ?

Les deux femmes se regardèrent.

– Robinson ?

– Mais oui, on m'a dit ça !

L'une des deux haussa les épaules.

– Je n'ai jamais entendu parler de ça !

Le Domino sortit et fit signe à Léopold de le suivre.

– Où allons-nous ?

– Inspecter le haut, le deuxième et le troisième.

– Pourquoi ?

– Tu te rappelles ? Hier soir ? Et de plus, je veux sonder les murs. Il y a un trésor de caché ici. Je vais le trouver ou mon nom n'est pas Alain de Guise.

VIII

Deux hommes et une femme sont assis autour d'une table.

– Mais Per Baco, qu'est-ce que nous allons faire ?

– Écoute, Ignio. Il s'agit d'être calme. Tout d'abord, même si ces deux idiots sont rendus au château, cela ne veut rien dire.

La femme prit la parole :

– Tu as raison, Valmore. Cependant, il ne faut pas négliger le Domino Noir. C'est un homme supérieur. Mais je crois que nous avons un avantage sur eux. Nous savons ce que veut dire ces séries de chiffres. J'ai travaillé toute la nuit pour ça, tandis qu'eux ils ne doivent pas encore avoir eu le temps de le faire.

Mais Bartello s'écria :

– À quoi cela nous avance-t-il ?

Et il déclama :

– Dans Robinson se trouve le trésor.

Valmore se gratta la tête.

– Robinson... Robinson... qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Margot reprit :

– Il est certain qu'il existe un endroit nommé Robinson. Il s'agit de savoir où se trouve cet endroit !

– Justement.

Valmore se leva :

– Et de plus, il ne faut plus s'exposer inutilement. Hier nous avons passé près...

– Écoute, Valmore, reprit Margot, tu devrais aller au village pour te renseigner...

– Sur Robinson ?

– Mais oui.

– Et si cet endroit n'existe pas, je passerai pour un imbécile.

– Il existe, voyons. Tu crois au trésor ?

– Oui.

– Alors Robinson existe.

– Et vous autres ?

Margot continua :

– Bartello va surveiller nos deux hommes. Il faudra les surveiller même la nuit, mais sans trop s’approcher du château.

– À peu près à mi-chemin entre le château et ici ?

– Justement. Et enfin, finit Margot, si ça ne réussit pas comme ça, eh bien, je tenterai ma chance.

– Que veux-tu dire ?

– J’essaierai de me faire amie avec le Domino et son compagnon. Ensuite je pourrai entrer au château. Tu comprends, mon petit Valmore chéri.

– Oui, oui.

– Et surtout, il ne faudra pas que tu sois jaloux !

– Oh, ne crains rien.

*

Le Domino et Ouellette sondaient avec précaution tous les murs, planchers et même les plafonds.

– Regarde, dit soudain Ouellette.

– Quoi ?

– Encore des traces de pas.

– Oh je sais, il y en a partout.

– Crois-tu que ceux qui sont venus aient trouvé le trésor ?

– Hum !... je ne crois pas, dit le Domino. Ou bien ils l'auraient trouvé hier soir. Car je suis certain qu'il y avait quelqu'un ici hier.

– Ils reviendront peut-être.

– C'est peu probable. Mais il faudra faire attention à nous.

À midi, ils achevaient le deuxième.

Aussitôt le dîner terminé, ils finirent leur

besogne.

Les femmes de ménage partirent vers cinq heures.

Elles avaient balayé partout, et deux appartements complets reluisaient.

– Dans une semaine, nous aurons un véritable château, déclara le Domino.

Il se leva.

– Léopold ?

– Oui.

– Tu n’as pas peur, n’est-ce pas ?

– Mais non, pourquoi ?

– Je voudrais aller au village.

– Mais je peux y aller avec toi.

– Non justement, il ne faut pas laisser la maison.

– Oh, ne crains rien, je n’ai pas peur de rester seul. Je vais regarder les livres de la bibliothèque.

– Je ne serai pas longtemps parti d’ailleurs. J’attends une lettre, je veux acheter les journaux

et d'autres provisions.

– C'est bien, c'est bien.

Le Domino partit à huit heures.

À dire vrai, Ouellette n'était pas très brave.

Cependant, il n'eut pas peur.

Il se retira dans la bibliothèque.

Vers neuf heures et demie, voyant que le Domino n'était pas encore arrivé, il alla se coucher.

Il plaça une des lampes à l'huile près du lit, et il lut, couché, en attendant l'arrivée de son ami.

Vers dix heures et quinze, il entendit s'ouvrir la porte.

– C'est toi, Alain ?

– Oui.

– Tu as été longtemps !

– C'est parce que j'ai questionné.

Le Domino entra dans la chambre.

– Hum, déjà couché ?

– Lorsque j'ai vu que tu n'arrivais pas,

– Tu as bien fait.

Ouellette demanda :

– Tu dis que tu as questionné ?

– Oui, sur Robinson.

– Et puis ?

– Rien, mon vieux. Absolument rien.

Le Domino alla dans la cuisine.

Il revint quelques minutes plus tard.

– Je vais faire comme toi, je suis fatigué.

– Sais-tu ce que je pense, Alain ?

– Non.

– Je crois que nous perdons notre temps ici !

Le Domino haussa les épaules.

Il se glissa sous la couverture.

– Vas-tu éteindre ?

– Ça ne sera pas long.

– C'est intéressant ton livre ?

– Oui. Un roman. *La mère du pendu*.

– Ça doit être triste. Tu es rendu loin ?

– Non, je le commence à peine. J’ai fouillé dans la bibliothèque. Je suis d’abord tombé sur des livres d’enfants : *Le petit chaperon rouge*, *Robinson Cruosé*, *Barbe Bleue*, *Les petits cochons*... ensuite, c’étaient des dictionnaires... puis des manuels de classe...

Mais le Domino ne l’écoutait plus.

Il avait bondi hors de son lit.

– Qu’est-ce qui te prend ?

– Vite, vite, viens avec moi !

– Mais quoi ?

Et le Domino sortit de la chambre en courant.

– Qu’est-ce donc que le Domino a trouvé ?

IX

Le Domino se dirigea vers la bibliothèque.

Ouellette le suivait en transportant la lumière.

– Vas-tu me dire ?...

Le Domino s'arrêta au centre de l'appartement.

– Le coin des enfants ?

– Quoi ?

– Où se trouvent les livres d'enfants ?

– Là-bas, à gauche.

Le Domino se dirigea vers le côté gauche.

– Vas-tu m'expliquer ?

Le Domino, à genoux, semblait chercher quelque chose.

Soudain il sortit un livre de la bibliothèque.

– Le voilà.

- Mais quoi ?
- Robinson Crusoé !
- Robinson Crusoé ?
- Mais oui. Dans Robinson se trouve le trésor. Tu te souviens. Dans Robinson... Eh bien, le voilà Robinson... le fameux Robinson !

Ouellette sursauta :

- Mais oui, tu as raison.
- Retournons à la chambre et regardons ce que contient Robinson.
- C'est ça.

Les deux hommes revinrent dans leur appartement.

Le Domino ouvrit le livre.

Le cœur de nos deux amis battait à tout rompre.

Le Domino ne s'attendait pas à trouver le trésor dans le livre.

Mais il s'attendait à trouver un papier lui indiquant où il pourrait trouver le trésor.

Vivement, il feuilleta le livre.

Uiiin, absolument rien.

Les deux hommes se regardèrent stupéfaits.

– Rien !

– Rien !

Pas d’enveloppe, pas la moindre petite feuille de papier.

– Ce n’est pas le bon Robinson, fit Ouellette.

Le Domino ne voulait pas abandonner :

– J’ai l’intention de lire le livre.

– Quand ?

– Ce soir même.

– Mais pourquoi ?

– On ne sait jamais.

Les deux hommes se couchèrent.

Ils laissèrent la lampe allumée.

Ils lisaient chacun leur livre.

Au bout d’une dizaine de minutes, le Domino sursauta :

– Léopold !

– Quoi ?

– Regarde !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Des mots de soulignés.

– Des mots ?

– Oui... Ici il y a une phrase. C'est là qu'il décida de descendre au fond du puits. Les mots *c'est au fond du puits* sont soulignés.

– Alors, c'est clair, dit Ouellette, il doit y avoir un puits quelque part et le trésor est au fond du puits.

– Attend !

– Pourquoi ?

– Je crois qu'il y a d'autres lignes de soulignées, plus loin.

Ouellette se pencha.

Le Domino continua à regarder son livre, page par page. Dix pages plus loin, il y avait d'autres mots de soulignés.

– Tiens là.

– J’ai vu.

Le Domino lut :

– La pierre...

– La pierre ?

– Oui.

– C’est tout.

– Lis.

– Ne vous arrêtera pas.

Il y eut une seconde de silence.

Ouellette reprit :

– La phrase est donc : *La pierre ne vous arrêtera pas.*

– Oui. Les deux phrases : C’est au fond du puits. La pierre ne vous arrêtera pas.

Léopold réfléchit :

– Qu’est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

– Finissons le livre d’abord. Il y a peut-être autre chose.

– Tout juste.

Et ils se remirent à feuilleter le livre.

Le Domino ne s’était pas trompé.

Quelques pages plus loin, il y avait d’autres indications.

– Allez !

– Allez ?

– Oui... mais, une minute... il y a d’autres mots ici.

– Quoi ?

– Jusqu’au bout !

– La devise de Dollard.

– Justement.

– Et ici, il y a... vous serez...

Il tourna la page et chercha le mot manquant.

– Ah, le voilà. Récompensé.

– Donc cette phrase se lit comme suit : Allez jusqu’au bout et vous serez récompensé ?

– Oui, répondit le Domino.

– Pour moi, c’est la dernière. Il ne restait que quelques pages. Le Domino les regarda. Il n’y avait plus rien. Alors il sortit un crayon. Il écrivit.

– C’EST AU FOND DU PUIITS. LA PIERRE NE VOUS ARRÊTERÀ PAS. ALLEZ JUSQU’AU BOUT ET VOUS SEREZ RECOMPENSÉ.

– Voilà la clef du mystère.

– Il n’y a pas grand mystère là-dedans.

– Comment cela ?

– Le trésor existe et nous allons le trouver.

– Ah !

– Il se trouve au fond d’un puits.

– Au fond ?

Après quelques secondes, le Domino reprit :

– Peut-être pas au fond, mais plus loin.

– Que veux-tu dire ?

– Il y a peut-être une porte secrète de creuser dans la pierre du puits.

– Ouellette récita lentement.

– La pierre ne vous arrêtera pas.

– Quand nous aurons enlevé cette pierre dont on parle, il ne nous restera qu’à nous rendre jusqu’au bout pour être récompensés.

– Que faisons-nous ?

– Nous ne pouvons pas travailler cette nuit. Nous serons peut-être obligés de creuser... peut-être même de dynamiter. Il ne faut pas attirer l’attention de ceux qui nous surveillent.

– Eh bien ?

– Demain matin, il fera clair à bonne heure. Nous pourrons commencer nos recherches vers six heures.

– Très bien.

– Une minute. Nous pouvons cependant faire quelque chose ce soir.

– Ah, quoi donc ?

– Chercher le puits.

– Ce soir ?

– Mais oui, ça nous avancera pour demain.

– Bon, bon.

Ouellette se leva en grognant.

Dix minutes plus tard, ils sortaient sur le terrain.

Ils se mirent à examiner partout.

Ils aperçurent facilement le vieux puits qui se trouvait à l'arrière de la maison.

Le Domino leva le couvert.

– Regarde !

– Quoi ?

– Une échelle de corde.

– Attend, je vais descendre.

– Non. j'y vais moi-même, dit le Domino.

Il prit la lumière et descendit au fond du puits.

– Il n'y a pas d'eau, cria-t-il.

Puis quelques secondes plus tard :

– Je ne vois rien de spécial, mais le tour est en pierres.

– Remonte.

Le Domino obéit.

Puis les deux hommes prirent le chemin du retour, se promettant bien de reprendre leur recherche aussitôt que le jour se lèverait.

Approchent-ils de leur but ?

Découvriront-ils le trésor ?

X

La porte s'ouvrit violemment.

– Qui est là ? cria Valmore.

– C'est moi, Bartello.

Puis l'Italien cria :

– Vite, per Bacca ! Levez-vous !

– Se lever ? demanda Margot.

– Oui, oui. C'est très important. Vite, levez-vous.

Quelques secondes plus tard, Valmore et Margot sortaient de la chambre.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Valmore d'un ton mécontent.

– Si tu nous a dérangés pour rien, fit Margot.

– Mais, per Bacco !

– Parle !

– Le trésor...

– Quoi ? quoi ?

– Je sais...

Valmore s’impatiait.

Il prit l’Italien par le revers de son veston.

– Tu sais quoi ?

– Je sais où il est.

Il y eut une double exclamation.

– Hein !

– Mais les deux autres aussi le savent. Je les surveillais. Ce sont eux qui m’ont conduit là.

– Où ?

– Au fond d’un vieux puits.

– Un puits ?

– Oui, et le Domino et son ami sont très intéressés. Ils parlaient de pierres.

– Diable !

– Il faut aller voir au plus tôt, per Bacco !

– Tu as raison, Ignio. Vite, habillons-nous.

Valmore et Margot entrèrent dans la chambre.

Pendant ce temps, Ignio s'était dirigé vers le hangar.

L'Italien en revint avec un pic et une pelle.

Valmore sortait de sa chambre.

– Tu as bien fait d'aller chercher ça, dit-il, en voyant les outils. Nous en aurons peut-être de besoin.

Il regarda sa montre :

– Minuit et quinze. Nous avons le temps amplement.

Margot parut.

Avant de sortir, Valmore Lavoie glissa un marteau dans sa poche.

– Emportez chacun une lampe, recommanda-t-il.

Ils obéirent.

Le petit groupe sortit.

Ils s'avancèrent à pas de loup vers le château.

Enfin, ils arrivèrent au puits.

– C’est ici, dit l’Italien.

– Pas si fort, recommanda Valmore.

– Et surtout pas de bruit, ajouta Margot.

Un à un, ils descendirent au fond du puits.

Ils regardèrent autour d’eux.

– Tu serais mieux de remonter, Margot.

– Pourquoi ?

– Nous sommes à l’étroit. Et puis pour surveiller les environs.

La jeune fille ne protesta pas.

– Très bien.

L’Italien et l’aventurier restèrent seuls au fond du puits.

– Il faut trouver la sortie.

Valmore sortit son marteau.

Il commença à frapper sur la pierre.

Il fit presque tout le tour du puits.

– Écoute, dit-il tout à coup.

– Per Bacco, un son creux !

– Justement.

Valmore frappa à nouveau sur la pierre.

– Mais oui, mais oui, nous ne nous trompons pas.

Il regarda Bartello.

– À l'œuvre, à ton tour, avec le pic. Mais ne frappe pas trop fort.

Bartello se mit à frapper.

Ça résonnait.

Valmore eut une idée.

Il cria à Margot :

– Mets le couvert et ce ne sera pas long.

Margot remit le couvert sur le dessus du puits.

Maintenant le son était plus sourd et Bartello pouvait frapper plus fort.

Il dut travailler pendant près de dix minutes.

Soudain, il y eut une sorte de déclic et le mur s'ouvrit.

– Ça y est !

– Hourra !

Margot avait entendu.

Elle enleva le couvert.

– Vous l’avez ?

– Oui.

– Alors je puis descendre ?

– Viens.

Margot ne se fit pas prier.

Elle rejoignit ses deux amis.

L’Italien s’engagea dans un étroit passage.

De temps à autre, la terre qui s’était éboulée fermait le corridor.

Bartello était obligé de pelleter.

– Presque deux heures, remarqua Valmore.

Soudain l’Italien poussa un cri :

– Une salle !

Ils étaient maintenant dans une salle rectangulaire.

Valmore bondit :

– Regardez !

Dans un coin, sur la terre même, il y avait un amoncellement de vieux sous.

– Le trésor !

Margot s'était approchée du mur :

– Des coffres !

Elle en ouvrit un :

– Mon Dieu ! Des bijoux... regarde Valmore.

– Que c'est beau !

L'Italien avait ouvert un autre coffre rempli de bijoux.

– De l'argent... riches... nous sommes riches...

Et tous les trois, ils s'amusaient à regarder le trésor qu'ils avaient devant les yeux.

– Ça vaut près d'un million ?

– Je ne sais pas du tout.

Margot essayait des bijoux.

Soudain Valmore sursauta :

– Les amis, il est presque trois heures.

– Quoi ?

– Ça fait presque trois heures que nous sommes ici à contempler ce trésor. Il faut le transporter.

– Tu as raison, Valmore, fit Margot.

Valmore se retourna vers l’Italien.

– Va chercher une boîte. Dépêche-toi.

L’Italien se précipita vers la sortie.

– En attendant qu’il revienne, tirons ces coffres, Margot.

– Très bien.

Valmore et ses complices s’échapperont-ils avec le trésor ?

XI

Le réveille-matin résonna.

Ouellette sursauta.

Le Domino était déjà réveillé.

– Déjà six heures, fit Léopold.

Il jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Mais il n’est que trois heures ! fit-il surpris.

– Je sais, dit le Domino.

– Alors ?

– Habille-toi.

– M’habiller, mais tu es fou ?

– Non. Je ne veux pas que le trésor m’échappe.

– Comment ça ?

– Tu sais que nous sommes surveillés depuis notre arrivée ici. Alors qui nous dit que ce soir on

ne nous a pas suivis jusqu'au puits ?

– Tu crois ?

– On ne sait jamais. Cette idée me tracassait lorsque je me suis couché. Alors, j'ai décidé de mettre le cadran à trois heures.

Ouellette soupira :

– Comme tu voudras, habillons-nous !

Margot et Valmore avait déjà tiré trois coffres près de la sortie lorsque Bartello revint.

– Je n'ai pas trouvé de boîte, dit-il, mais j'ai une poche.

– C'est parfait.

Ils retournèrent dans la grande salle.

L'Italien se mit à emplir la poche de sous.

Margot et Valmore transportèrent l'avant-dernier coffre.

Lorsqu'ils revinrent, l'Italien achevait.

– C'est tout ? demanda Valmore.

– Oui.

– Nous ne laissons rien.

– Pas un sou.

Il chargea le dernier coffre sur son épaule.

Bartello, aidé de Margot, transportait la poche.

Ils arrivèrent au puits.

Soudain ils sursautèrent :

– Bonsoir, messieurs dame !

Un homme grand, la figure dissimulée sous un loup noir, était là devant eux, le revolver au poing.

– Le Domino Noir !

– Parfaitement. Je suis arrivé à temps, je crois.

L’Italien fit un mouvement bref.

Il essaya de sortir son revolver.

Il n’en eut pas le temps.

Le Domino tira.

L’Italien s’écroula et tomba par dessus la poche de sous.

Le Domino donna un ordre.

Léopold Ouellette descendit dans le puits.

À l'aide d'un long câble, il ficela ses prisonniers.

Le Domino et son compagnon étaient arrivés à temps.

Ils avaient surpris les bandits comme ils allaient s'éloigner.

Maintenant ces derniers étaient prisonniers et le Domino saurait bien remettre le trésor à qui de droit.

Le lendemain, vers cinq heures, un camion s'arrêtait devant la demeure de madame Paul Masson.

Le Domino en descendit.

Il alla sonner.

– Madame Masson, s'il-vous-plaît.

Le domestique le fit passer au salon.

Madame Masson parut au bout de très peu d'instant.

– Tiens, bonjour monsieur De Guise.

– Bonjour madame.

– Asseyez-vous.

– Non, merci, je ne suis ici que pour une minute.

– Ah !

– Je viens vous remettre l’héritage.

– L’héritage ?

– Mais oui, de votre fille Pauline.

– Qu’est-ce que c’est !

– Un instant.

Le Domino fit entrer les coffres et la poche de sous dans la maison.

Madame Masson ouvrit les coffres.

– Mon Dieu !

Elle ne revenait pas de sa surprise :

– Le trésor ?

– Oui, c’était ça !

– Monsieur le Domino, il est à vous !

– À moi ?

– Oui.

– Non madame, je n’ai pas le droit d’accepter.
C’est à Pauline.

– Pauline, soupira madame Masson.

Puis elle reprit :

– C’est impossible.

– Mais pourquoi ?

– Que fera Pauline de toute cette fortune ?

– Ce qu’elle voudra, madame.

– Mais...

– Ne protestez pas. Votre fille se doit d’accepter.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est là le seul souvenir... le seul héritage de son véritable papa.

Madame Masson essuya une larme qui tombait sur sa joue.

Elle n’ajouta rien.

À pas de loup, le Domino se glissa vers la porte et disparut avant même qu’elle ait pu lui dire : Merci.

Cet ouvrage est le 851^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.